

la classe ouvrière est-elle révolutionnaire ?

HENRI LEFEBVRE

La classe ouvrière est-elle révolutionnaire ? Cette formulation est volontairement provocante ; certains diront que dans la question elle-même gît déjà tout le révisionnisme. Il est vrai que le questionnement aurait pu être atténué. J'aurais pu demander : « Dans quelle mesure la classe ouvrière reste-t-elle révolutionnaire ? dans quelle conjoncture garde-t-elle la capacité révolutionnaire qu'elle a eue incontestablement au XIXème siècle et dans la première moitié du XXème siècle ? », etc.

La question ainsi posée contient d'ailleurs des questions sous-jacentes, par exemple : « En quoi la révolution chinoise, la révolution culturelle, peut-elle se rattacher à la classe ouvrière ? est-elle prolétarienne ? ». Ou encore : « Comment et pourquoi la classe ouvrière aux U.S.A. n'a-t-elle pas eu d'activité anticapitaliste et anti-impérialiste plus grande ? ». Il faut, je crois, formuler le questionnement fondamental, ne craignant pas d'apparaître provocant.

Il semble qu'il y ait un mythe ou un fétichisme qui continue à identifier un certain nombre de termes : classe ouvrière = révolution ; classe ouvrière = prolétariat. A la limite on demande à la classe ouvrière d'être le support d'une révolution permanente et continue ; on lui demande de faire une révolution tous les matins.

Le questionnement suppose que l'on arrive à définir d'une façon plus exacte, plus précise, ce qu'on entend par révolution et par classe ouvrière. Qu'entend-on par révolution ? On peut, à mon avis, distinguer deux versions du projet révolutionnaire, une version que j'appellerai minimale et une version que j'appellerai maximale (ce qui ne coïncide pas avec la vieille distinction entre programme minimum et programme maximum).

La version minimale consiste à introduire de la cohérence dans les rapports sociaux, à atténuer ou à faire disparaître certaines contradictions de façon à assurer un meilleur fonctionnement de la société. La version maximale, celle que Marx a présentée dans un certain nombre de ses œuvres, surtout dans les œuvres de jeunesse, c'est la disparition simultanée ou non de la nation, de l'Etat, de la famille, de toutes les institutions, et même du travail, et de ce que Marx appelait la personne humaine, c'est-à-dire une certaine manière bornée de concevoir l'être individuel. Version maximale : pour créer le « total » on fait sauter *tout*. Version minimale : on se contente d'une certaine cohérence, et d'une certaine cohésion dans les rapports sociaux. Je crois qu'il faut, pour essayer de s'entendre sur le concept de révolution, discerner ces deux versions et les distinguer des acceptions vulgaires : changement de gouvernement, coup d'Etat, etc.

Quant à la classe ouvrière, nous avons déjà mis en discussion son concept en disant qu'il faut distinguer des fractions, des couches, et que l'identité souvent postulée entre classe ouvrière et prolétariat doit être examinée de très près. Marx part d'une identité entre classe ouvrière et négativité d'un côté — la négativité étant conçue de façon hégélienne — et d'autre part entre cette négativité et la capacité positive de construction d'un ensemble social totalement nouveau. Identité dialectique entre le négatif et le positif, c'est le point de départ de la pensée marxiste dans les œuvres de jeunesse de Marx. Avec une accentuation du *négatif* : critique radicale, destruction poussée presque au bout. La classe ouvrière est universelle en tant qu'elle porte l'identité du négatif, c'est-à-dire de la capacité radicale de destruction de l'existant et du positif, de la capacité de construire un autre monde entièrement nouveau. Les difficultés commencent très tôt parce que Marx se trouve très tôt devant le fameux problème de la transition. Pour concevoir cette transition, Marx cherche à construire un concept de la classe ouvrière comme *sujet* historique, concept et sujet à insérer dans une praxis et susceptible de prendre en charge toutes les circonstances de la transition. Donc au début, discontinuité radicale, donc saut de la nécessité dans la liberté, ensuite élaboration du concept de la transition qui se révèle de plus en plus longue, de plus en plus difficile à penser. Marx découvre des conditions politiques, alliances entre la classe ouvrière et d'autres couches ou classes sociales ; il découvre aussi que les conditions de la transformation sociale sont nationales, ce qui tend à réintégrer la nation dans une version révolutionnaire qui en tienne compte ; il découvre enfin qu'il faut élaborer un programme et que si la classe ouvrière est, d'après lui, héritière de la philosophie, elle n'est peut-être pas pour autant héritière du savoir entier.

Pendant que Marx, sur le plan théorique, découvre les difficultés de la période transitionnelle, le mouvement ouvrier lui-même découvre pratiquement ses contradictions. A mon avis, il faut interpréter comme une contradiction du mouvement ouvrier lui-même le fait qu'à peu près à la même période apparaissent le socialisme anti-étatique avec la Commune de

Paris et le socialisme étatique en Allemagne avec Lassalle, avec le parti social-démocrate allemand.

D'autre part, sur le plan qui pourrait être celui de la jonction entre le théorique et le pratique, Marx découvre que la classe ouvrière a besoin de recevoir des leçons, que la connaissance ne lui est pas immanente ; par exemple, la classe ouvrière, en tant que classe, ignore ce que c'est que le fonctionnement global de la société. Lorsqu'un parti politique qui veut la « représenter » présente un programme, ce programme ignore une partie très importante du fonctionnement global de toute société ; c'est ce que dit la critique du programme de Gotha. La classe ouvrière allemande, la plus développée, même informée et instruite par un parti qui lui propose un programme politique, n'a pas bien aperçu ce qu'est le fonctionnement global d'une société, c'est-à-dire non seulement la production et le travail, mais l'enseignement, la médecine, l'école, l'université, enfin toute l'organisation sociale. La société ne coïncide pas avec la classe, et la classe en tant que classe ne connaît pas le fonctionnement global de la société, la manière de gérer une société, c'est-à-dire qu'elle connaît mal la gestion du surproduit social qui la dépasse. Il faut donc le lui apprendre. C'est là que se greffe la pensée de Lénine. La classe ouvrière, exploitée, porte le poids simultané de l'accumulation du capital de la classe bourgeoise telle qu'elle existe, de l'ordre bourgeois lui-même. Elle est donc la base de l'action révolutionnaire, mais en tant que classe, elle a des limites. Elle ne s'élève pas en tant que classe à la conception de la totalité sociale. La spontanéité est indispensable ; elle a des élans et des rechutes ; elle a des bornes ; la réceptivité de la classe ouvrière existe, mais elle a aussi des bornes.

Les revendications économiques tendent à retomber en arrière par rapport aux revendications politiques visant la gestion et le fonctionnement global de la société, et en particulier les syndicats (Lénine le note à plusieurs reprises) ont une tendance à l'étroitesse. Le léninisme apparaît donc comme un anti-ouvriérisme ; d'autre part il montre le caractère conjoncturel de la révolution politique, caractère conjoncturel d'autant plus important que certains objectifs révolutionnaires peuvent s'atteindre par en haut ; mal certes, mais tous les objectifs de la transformation de la société ne s'atteignent pas « démocratiquement » de bas en haut ; ils peuvent aussi être imposés par le haut. Il faut une pensée politique pour que la classe ouvrière devienne capable d'envisager des objectifs concernant la société tout entière ; il faut une analyse globale et une stratégie ; il faut un concept de la totalité. La classe en tant que classe n'est pas la totalité de la société.

Donc la révolution ne peut avoir lieu que conjoncturellement, c'est-à-dire dans certains rapports de classe, les paysans, les intellectuels entrant dans cet ensemble de rapports. La classe ouvrière n'est pas révolutionnaire en soi, par soi, pour soi ; il n'y a pas d'essence ou de nature révolutionnaire de la classe ouvrière.

Je ne m'attarderai pas sur les tentatives pour résoudre ces difficultés, notamment celle de Lukacs, et j'en arrive à l'analyse du monde contemporain.

En ce qui concerne le monde moderne, on peut dire qu'il y a une tendance permanente à l'ouvriérisme. Cette tendance a contaminé, directement ou indirectement, les partis politiques. Je ne sais pas si on peut attribuer les phénomènes de dégénérescence des partis politiques dits communistes seulement au stalinisme, ou à ce qui se passe en Union Soviétique. Il me semble qu'il y a aussi des raisons internes de détérioration et de dégénérescence. La dégénérescence dans son ensemble est lassalienne et non marxiste. Il faut, je crois, creuser cette idée qu'il y a dans la pensée théorique et aussi dans la pensée politique et dans la réalité politique contemporaines, non pas le marxisme mais plusieurs marxismes, et notamment le lassalisme bien distinct comme tel ; jusqu'à maintenant, depuis un siècle, la vie politique dans les pays développés est marquée par les victoires théoriques et pratiques du lassalisme sur les autres courants marxistes. Le marxisme selon Marx est jusqu'à maintenant le grand vaincu de la pensée politique. Déjà on retrouvait, dans le lassalisme, l'ouvriérisme et les tendances au discours révolutionnaire, à la parole ouvriériste vigoureuse. La « loi d'airain » par exemple ! Combien cela semblait plus fort, plus énergique que l'analyse marxiste de la plus-value. Cela couvrait, sous un discours rigoureux et vigoureux en apparence, l'opportunisme des négociations avec Bismarck, la complicité avec les tentatives de transformation de la société par le haut.

Mais ce qu'il y a de plus grave dans cette dégénérescence, c'est l'accent mis sur la production ; le postulat, c'est que la classe ouvrière dispose de la production, donc elle peut soit l'accroître, soit l'interrompre, ce qui laisse entrevoir la possibilité de la transformation révolutionnaire soit par interruption de la production (la grève générale), soit par arrêt de la production, la crise économique totale.

C'est à mon avis une idéologie de la production articulée avec l'ouvriérisme. Il s'ensuit toutes sortes de problèmes et de dissociations. La grève générale ? c'est impossible aujourd'hui, alors on attend. La crise économique, on l'espère, pour demain, pour après-demain. En attendant, le parti politique dispose de la conjoncture et gouverne la classe en se substituant à elle. Alors on analyse la production, on revient toujours sur cette analyse de la production, on omet de plus en plus l'analyse fondamentale, celle de la production et de la reproduction des rapports sociaux, ce qui est autre chose que la production, bien que cela soit lié. Les rapports de production caractéristiques de la société capitaliste ont besoin eux-mêmes d'être reproduits. Une société, c'est une production et une reproduction de rapports sociaux et non pas seulement une production de choses. Au nom de l'ouvriérisme, au nom de la classe ouvrière, on a laissé tomber cette analyse. Or, les rapports sociaux ne se produisent et ne se reproduisent pas seulement dans le lieu social où la classe ouvrière agit, pense, se localise, c'est-à-dire l'entreprise. Ils se reproduisent sur le marché au sens le plus large, dans la vie quotidienne, dans la famille, dans la ville ; ils se reproduisent aussi là où la plus-value globale de la société se réalise, se répartit, se dépense, dans le fonctionnement global de la société, dans l'art, la culture, la science, et dans

bien d'autres lieux, même dans l'armée. Ils se reproduisent ou se dégradent. D'où des conséquences importantes qui ne sont pas dues seulement au niveau des forces productives, aux facteurs objectifs et subjectifs externes. Dans les conditions où la reproduction des rapports sociaux est méconnue et où le problème de son contrôle ou de sa maîtrise n'est même pas posé, d'anciens rapports sont reproduits — ce qui semble se passer dans les pays socialistes. De nouveaux rapports sont produits de façon inconsciente, aveugle. Quant à la reproduction des anciens rapports, elle peut se faire de plus en plus mal ; dans les pays capitalistes, ces anciens rapports, au lieu de se transformer révolutionnairement, se dégradent. Enfin, les contradictions elles-mêmes se reproduisent de façon élargie.

La classe ouvrière résiste mondialement à ce processus sans les éléments théoriques qui lui permettraient éventuellement d'orienter cette reproduction des rapports sociaux et des contradictions internes dans un certain sens. La croissance économique à l'échelle mondiale continue, aussi bien dans les pays capitalistes que socialistes, mais avec des implications mal analysées. Cette croissance n'empêche pas la dissolution de la société existante car ce sont des choses différentes. Et il ne s'agit pas seulement d'inégalités du développement, mais du lent pourrissement des rapports sociaux, de leur appauvrissement, de leur aveuglement. La connaissance, la culture, la ville, ces éléments jouent des rôles mal aperçus, mal contrôlés, et sont plutôt, dans les conditions actuelles, les lieux de la dissolution que les lieux de la transformation. C'est visible dans l'analyse du phénomène urbain et de ses contradictions internes puisqu'il est simultanément aujourd'hui le lieu de la reproduction des anciens rapports sociaux, le lieu de leur décomposition, le lieu de la formation de nouveaux rapports et de leurs contradictions. Cette dissolution empêche le phénomène d'unidimensionnalité décrit par Marcuse.

A côté de la classe ouvrière se produit une prolétarianisation gigantesque qui résulte de cette vaste décomposition. Avec des éléments conflictuels nouveaux. Si on définit le prolétariat par l'absence de liens juridiques et pratiques avec les moyens de production, la prolétarianisation touche le monde entier : prolétarianisation des classes moyennes, des cols-blancs, des paysans ruinés et non intégrés à la production, dans toutes sortes de pays d'Amérique latine par exemple, des périphéries urbaines. Vaste prolétarianisation du monde contrastant avec le bloc de la classe ouvrière qui est là, solide. Plus la jeunesse, plus les intellectuels pour qui la connaissance n'établit pas de liens avec les moyens de production ; plus les noirs, plus les travailleurs immigrés. Enorme prolétarianisation correspondant très exactement à la notion marxiste initiale, c'est-à-dire à la notion de classe séparée des moyens de production, chargée de négativité, capable, dans certaines conditions, de la lutte à mort pour tout changer. Et puis, échappant à la dissolution de ces rapports, la classe ouvrière certes continuant à vouloir mettre fin à l'exploitation capitaliste, mais en même temps constituant dans le monde actuel une masse positive, un bloc à peu près homogène malgré les différences de strates. Ce n'est pas son embourgeoisement qui est en question, elle n'est pas embour-

geoisée par la consommation ; elle résiste. Mais, dans la dissolution générale, elle reste un bloc relativement cohérent. Et si elle n'accepte pas la société bourgeoise, c'est la version minimale de la transformation révolutionnaire qu'elle accepte et non la maximale. La classe ouvrière ne suit pas quand on propose de faire sauter la famille ; et pourtant cela fait partie du projet révolutionnaire. La lutte de classe en tant que lutte à mort a disparu, dans nos pays industriels, au moins momentanément, au moins conjonctuellement. On a donc un bloc relativement homogène, résistant à l'exploitation, mais avec des tendances conservatrices qui excluent la version maximale, c'est-à-dire la transformation radicale de la société.

Il me semble qu'il faut chercher le nœud de ces phénomènes dans une idéologie, l'idéologie de l'entreprise. L'entreprise en tant que lieu social de la production est devenue le lieu social de la reproduction des rapports de production, qui par ailleurs se décomposent et se dissolvent. Le lieu de la reproduction des rapports de production est aussi le centre pratique du rapport entre la vie quotidienne, le travail, les loisirs qui s'organisent autour de l'entreprise. Ce lieu est le siège de la rationalité économique qui, malgré quelques différences et divergences, est relativement commune à la bourgeoisie et à la classe ouvrière en tant qu'idéologie. La rationalité économique de la bourgeoisie a son berceau, son lieu de naissance dans l'entreprise. La rationalité économique tend à étendre à la société tout entière la division technique du travail dans l'entreprise, c'est-à-dire le type de rationalité intérieur à l'entreprise. Il faut souligner à nouveau ici qu'Althusser a déformé la pensée de Marx sur la division du travail. Dans la société bourgeoise fondée sur la grande industrie, dit Marx, la division sociale du travail est réglée sur le marché, par le marché, par la concurrence entre les producteurs de marchandises et entre les capitaux. L'idée d'étendre à la société tout entière la rationalité technique est pour ainsi dire légalisée par Althusser à partir du marxisme ; c'est l'idée de la bourgeoisie et c'est le projet d'une partie importante, sinon de l'ensemble, du mouvement socialiste actuel, lié au productivisme. Ce lieu, privilégié comme tel, l'est spontanément par la classe ouvrière, et d'une façon réfléchie par la bourgeoisie.

L'entreprise comme centre de l'économisme, de l'idéologie du travail et du travailleur, comme centre et modèle de la stratégie, comme point de départ de projets étendant à la société tout entière les modalités d'organisation intérieures à l'entreprise, je me demande si cela ne s'étend pas même à l'idéologie de parti, le parti étant géré comme une vaste entreprise, administrativement. Je crois que c'est ce centre qu'il faut attaquer et par conséquent qu'il faut décentrer la pensée marxiste. Je crois que c'est une des premières tâches théoriques. Il y a une révolution théorique à accomplir et la critique radicale de cette idéologie en fait partie. Cela porte à la fois contre l'ouvriérisme, contre le fétichisme de la classe ouvrière et contre une série d'autres fétichismes. Le problème posé par Marx il y a bientôt un siècle n'est encore résolu ni sur le plan théorique ni sur le plan pratique. Il y a des contradictions internes à la classe ouvrière. En tant qu'elle se laisse prendre

dans l'idéologie de l'entreprise, je crois que la classe ouvrière tend à rétablir les rapports de production, à les reproduire, alors que par ailleurs elle les conteste et veut les remplacer. Son rôle révolutionnaire est donc, insistons sur ce point, conjoncturel et non structural. Il y a une certaine ambiguïté de la classe ouvrière, au sens précis de ce terme ; cela ne veut dire ni que soit abandonné le projet révolutionnaire ni qu'elle soit embourgeoisée par la consommation, mais que, de par sa situation dans la société actuelle en tant que classe, elle a des possibilités limitées.

.....

L'analyse que j'ai ébauchée me semble valable seulement à l'échelle mondiale. J'ai esquissé cette analyse en essayant de sortir des problèmes propres à tel ou tel pays. Les rapports sociaux d'un côté s'appauvrissent, déperissent, et de l'autre côté se transforment, avec des contradictions nouvelles. Un aspect de ce processus serait la distinction entre classe ouvrière et prolétariat : la classe travailleuse dans la production ; le prolétariat à l'échelle mondiale sur lequel nous commençons seulement à avoir quelques idées et quelques informations. Ce thème est encore à expliciter.

En ce qui concerne les deux versions, maximale et minimale, il ne s'agit plus de la distinction entre réforme et révolution. Les anciens programmes de réforme étaient censés réalisables dans le cadre de la société actuelle, par exemple la Sécurité sociale ; le programme maximal était censé déborder le cadre de la société existante ; il y a eu une détérioration assez rapide de cette distinction dans la mesure où elle est devenue une distinction entre revendications immédiates, économiques et quantitatives, et revendications qualitatives et politiques ; tout s'est brouillé et finalement le mouvement ouvrier s'est abaissé vers les revendications immédiates.

Dans mon analyse, la version dite minimale c'est déjà une version révolutionnaire comportant la libération du travail, la transformation des rapports de production. La version maximale, c'est changer la vie tout entière y compris les rapports familiaux, le travail lui-même. La version maximale n'aurait pas à être distinguée de la version minimale s'il n'y avait pas de gens disposés à la prendre en charge et à lutter à mort pour tout changer, des gens qui sont capables de reprendre la révolution totale. Ils existent, on peut les appeler « gauchistes », et la distinction doit être faite pour donner un sens à leur existence même. Quelle est la problématique des rapports entre les deux versions ? doivent-elles être assumées par des groupes différents ? s'agit-il de la gauche et de la droite ? s'agit-il de degré ? La version minimale n'est-elle pas déjà un chemin vers la version maximale ? Est-ce qu'on peut, par exemple, changer les rapports de production sans changer la famille, la vie quotidienne ? Il faut pourtant distinguer les rapports de production et la production des rapports ; ce qui est à l'ordre du jour c'est la production des rapports et pas seulement les rapports de production. Il y a des rapports

sociaux nouveaux qui sont exigés, appelés, qui donnent lieu à ce que j'ai appelé la version maximale.

Je reconnais que ma terminologie manque parfois de précision. Quand Maurice Thorez parlait des positions de la classe ouvrière, en faisant abstraction de la stratégie, de la pensée politique elle-même qui, d'après Lénine, doit orienter, animer la classe ouvrière, lorsqu'on parlait de science bourgeoise et de science prolétarienne, nous avons vécu avec une précision concrète l'ouvriérisme. Il est exact que les termes d'*économisme*, de *productivisme*, ont besoin d'être définis ; c'est l'idéologie de la croissance, de la croissance indéfinie ; c'est l'idée que les problèmes de croissance avec ce qu'ils comportent de quantitativisme sont les problèmes essentiels et que l'objectif stratégique à obtenir c'est la croissance indéfinie. Quant à la spontanéité, il est vrai que d'après Lénine il y a une spontanéité révolutionnaire, que par conséquent la spontanéité de la classe ouvrière n'est pas limitée à ce point qu'elle n'atteigne pas le niveau politique, mais je rappelle la formule de Lénine que la spontanéité s'écrase spontanément. La classe ouvrière atteint spontanément à un haut niveau de conscience y compris de conscience politique, mais aussi la rechute peut être extrêmement rapide, s'il n'y a pas une pensée politique ; Lénine pensait que la classe ouvrière avait besoin d'une pensée politique, d'une « initiative appropriée » ; il faut un objectif, une stratégie ; rien ne peut remplacer une pensée politique, ni une spontanéité cultivée.

Quant à l'expression capacité révolutionnaire *conjoncturelle* ou *conjoncturale* (non-structurale) de la classe ouvrière, rappelons que pour Lénine la classe ouvrière ne joue son rôle révolutionnaire que dans certains rapports de force et que s'il y a initiative, pensée politique qui l'oriente. Il me semble que c'est ce qui nous reste du léninisme. Et on arrive à l'idée de projet ; le projet révolutionnaire ne peut pas être assimilé aux anciens programmes. Il faut que s'élabore le projet d'une société tout entière et je crois que c'est la signification de ce texte de Marx encore mal compris, *La critique du programme de Gotha*. Les programmes tels qu'ils ont été conçus sont insuffisants, ce qu'il faut c'est un projet, le projet d'une société globale, impliquant la production de rapports sociaux entièrement nouveaux.